

Alain Paternotte



Alain Paternotte à droite sur la photo

« Je suis né le 17 février 1924 à Paris dans le 14^e arrondissement. Comme tous les français du printemps 1940 nous avons été abasourdis par la rapidité par laquelle l'armée française a été battue.

J'habitais alors à Paris avec mes parents et nous avons été, selon la terminologie de l'époque, déplacés près de Poitiers avec le personnel de la société où travaillait mon père.

On est revenu assez rapidement parce que mon père travaillait dans cette société de pétrole et qu'il avait un laissez-passer spécial pour pouvoir rentrer sur Paris et il fallait vérifier l'état des deux dépôts de sa société dans la région parisienne.

Au fur et à mesure que les mois, puis les années ont passés, la situation a changé pour nous à Paris, en dehors des problèmes de ravitaillement pour la nourriture, nous n'avons pas eu de difficultés particulières. Pour moi, à titre personnel, j'avais donc 16 ans à l'époque, l'école où j'étais, n'avait pas ré-ouvert à l'automne donc je suis passé de l'école primaire supérieure Arago, place de la nation à Paris au Lycée Voltaire, dans une section où l'on préparait l'entrée à l'Ecole Nationale d'Arts et Métiers.

Ensuite un fait marquant de la vie d'occupation : Mes parents avaient comme collègue de travail, un couple qui avaient une fille. Dans l'année 1942, un beau jour on reçoit la visite d'une autre collègue : « Maude (le surnom de leur fille Madeleine), nous craignons qu'elle soit arrêtée par la Police Française et ensuite déportée, est-ce que, s'ils venaient à être arrêtés vous pourriez envisager de prendre Maude chez vous ».

Mes parents avaient accepté, et quelques temps après cette même dame est venue avec Maude et son oncle nous avait expliqué qu'effectivement un soir, des agents de la Police française étaient venus chez eux, en banlieue ouest de Paris, à Courbevoie, pour les arrêter, et ils ont voulu l'emmener mais les parents ont temporisé.

Et cette fillette est arrivée à la maison et nous l'avons hébergé pendant de nombreux mois et avec des problèmes particuliers car c'était contraire à la loi, et surtout au niveau des tickets de rationnements, car Maude ne pouvait pas en avoir, n'étant pas déclarée. Mais mes parents se sont débrouillés pour continuer à nous nous nourrir tous les quatre.

A l'époque on ne savait pas ce qu'était la situation dans les camps de concentration, pour moi j'avais une petite sœur qui avait 10 ans et elle un grand frère. Cette période pour elle, n'a pas semblé dramatique car on ne connaissait pas l'atrocité des camps. Sa mère n'est pas revenue mais son père oui, à notre grande surprise car ce monsieur avait de l'asthme. Mais son épouse a été gazée à son arrivée.

En 1943-44, j'ai adhéré aux Equipes Nationales, j'ai participé deux fois, dans l'Ouest Parisien, où à l'usine Renault à Boulogne-Billancourt, pour participer au déblaiement suite aux bombardements.

Puis le 6 juin 1944, le débarquement a eu lieu, j'avais alors 20 ans. Et au mois de janvier, j'ai été convoqué pour la visite médicale dans la perspective de partir en Allemagne au S.T.O.

Un médecin français m'a ausculté puis je suis reparti. Quelques jours après, mes parents ont reçu un compte-rendu dans lequel le médecin déclarait que j'avais un souffle au cœur, et que

j'étais inapte pour partir en Allemagne. Mes parents étaient étonnés, et donc le médecin de famille m'a également ausculté et a dit à mes parents : « Rassurez-vous, il est en bonne santé ». Ce médecin français, faisait en quelque sorte de la Résistance, en faisant de faux compte-rendu. J'ai échappé de cette manière au S.T.O.

Suite à cela, avec mes parents, nous avons quand même prévu un éventuel rappel pour le S.T.O. En France occupée certaines professions étaient considérées comme prioritaires et étaient exemptées du départ en Allemagne.

La première hypothèse était que grâce à un ami de mes parents, on avait su que lorsqu'on travaillait dans des tourbières (exploitation de la tourbe), nous étions exempts du départ en Allemagne, donc il était prévu que dès que j'aurais fini mon année scolaire je partirai dans le Loiret dans une tourbière.

Je venais de finir mes études, et j'ai réussi, avec des relations familiales à entrer au Grand Moulin de Paris à compter du 12 juillet 1944. Je travaillais alors 12 heures par jour au Grand Moulin de Paris (7h du matin/7h du soir ou 7h du soir/7h du matin).

Le 24 août, je montais une rue qui était en pente, sur ma bicyclette les arbres me paraissaient bien bas, ils avaient été coupés pour créer des barrages et entraver le déplacement des véhicules allemands. C'était une sorte de résistance de la part de la population parisienne.

Depuis le débarquement, je voulais m'engager dès que cela serait possible mais je ne savais pas dans quelles conditions. J'en avais parlé avec mon père, car pour s'engager, il fallait l'accord des parents, sans l'autorisation de mon père ça aurait été compliqué de le faire, mais ce dernier a accepté et ne s'est pas opposé à mon engagement.

Le 26 août 1944, j'étais alors sur le parvis de Notre-Dame, là où le Général Leclerc et le Général De Gaulle sont arrivés, j'avais avec moi d'autres garçons qui était Scouts de France comme moi, et nous avons l'intention de s'engager. Nous avons donc questionné des militaires présents autour de la place. Ensuite, j'ai appris par l'intermédiaire d'un camarade Scouts, que se constituait une division qui devait monter en renfort, et qui appartenait à la 2^e D.B.

J'y suis allé et j'ai été embauché. J'ai signé un engagement volontaire pour la durée de la guerre plus six mois. Cette division n'a jamais vu le jour, mais plusieurs mois après j'ai appris que la 2^e D.B recherchait des artilleurs.

Ensuite, j'ai été à Maisons-Laffitte (Commune des Yvelines) dans la maintenance d'artillerie, où j'ai commencé une formation militaire.

Puis un beau jour, nous avons été appelés en renfort, après la campagne d'Alsace, la division était en repos dans la région de Châteauroux, on nous a réparti dans différents régiments, le mien était le 40^e R.A.N.A (40^e Régiment d'Artillerie Nord-Africain), j'étais brigadier pointeur, sur un automoteur M7 baptisé général Poeymireau.

Petite anecdote : j'appartenais au 40^e R.A.N.A et en espagnol RANA voulait dire « Grenouille », or dans ces régiments qui venaient d'Afrique du Nord, il y avait pas mal

d'homme d'ascendance espagnole, et ils disaient qu'ils appartenaient au régiment des « grenouilles ».

J'étais dans un groupement tactique commandé par le colonel de Langlade, le GTL.

J'ai notamment participé aux combats de Royan, nous avons été assez mobiles et notre rôle était de les contraindre à capituler, nous nous sommes déplacés dans toute la région de Royan.

Après la réduction de la Poche de Royan, nous sommes repartis en train en chargeant tous les véhicules chenillés et nous sommes allés en Alsace jusqu'à Bischwiller (au nord de Strasbourg). De là nous avons repris la route en traversant le Rhin sur un pont. Et le 4 mai 1945, nous avons terminé en Bavière.

J'ai été démobilisé le 6 décembre 1945, et puis en 1946 j'ai intégré une société de pâtes alimentaires. »

Après-guerre, Alain Paternotte reste en contact étroit avec ses anciens camarades. Profondément croyant, il va aussi s'investir dans les œuvres sociales de la Maison des Anciens de la 2^e DB, où pendant plus de 20 ans, deux à trois fois par semaine, il va rendre visite aux blessés dans les hôpitaux militaires de la région parisienne. Sa silhouette et son action seront reconnues par le personnel des hôpitaux avec lesquels il sera en relation quasi-permanente et les blessés qui l'ont rencontré en garderont le souvenir.

Alain Paternotte est Officier de l'Ordre national du mérite, titulaire de la Médaille commémorative 1939-1945 et de la Médaille des engagés volontaires. Il fait partie de ces Anciens qui n'ont jamais reçu la Légion d'Honneur